

Paul Léautaud

Journal particulier

1937

Édition établie et présentée
par Édith Silve



M E R C U R E D E F R A N C E

DU MÊME AUTEUR

Au Mercure de France

LE PETIT AMI

PASSE-TEMPS I

PASSE-TEMPS II

PROPOS D'UN JOUR

AMOURS

IN MEMORIAM

LETTRES À MA MÈRE

LE FLÉAU. JOURNAL PARTICULIER (1917-1930)

ENTRETIENS AVEC ROBERT MALLET

JOURNAL PARTICULIER 1933

JOURNAL PARTICULIER 1935

JOURNAL PARTICULIER 1936

JOURNAL LITTÉRAIRE

Tome I : Novembre 1893 – juin 1928

Tome II : Juin 1928 – février 1940

Tome III : Février 1940 – février 1956

Tome IV : index général, histoire du journal, pages retrouvées.

JOURNAL PARTICULIER

Paul Léautaud

JOURNAL
PARTICULIER

1937

*Édition établie et présentée
par Édith Silve*



MERCVRE DE FRANCE

PRÉFACE

On ne peut avoir beaucoup d'esprit sans être méchant.

RACHILDE

En 1937, le *Journal particulier* de Léautaud fait état d'une dégradation de la relation amoureuse qu'entretiennent les amants Paul Léautaud et Marie Dormoy. Marie Dormoy a découvert qu'elle apparaît sous un jour peu flatteur dans le *Journal* général que tient Léautaud. Elle a dissimulé à l'écrivain la manœuvre à laquelle elle s'est livrée, poussée par la curiosité, pour connaître la nature de certains comptes rendus de journée où elle se doute bien qu'elle est mise en scène.

Depuis le 1^{er} octobre 1932, Marie Dormoy était attachée à la Bibliothèque Sainte-Geneviève de l'université de Paris, en qualité de bibliothécaire auxiliaire, grâce à Jacques Doucet. Il était donc redoutable, pour elle, d'apparaître dans le *Journal* de Léautaud dans des descriptions de rencontres amoureuses et sexuelles qui lui auraient probablement valu, de la part du recteur de l'Académie de Paris, Sébastien Charléty, non seulement un blâme mais certainement un renvoi.

Dans cet avant-dernier volume du *Journal particulier*, Léautaud – qui se pensait proche de la mort – avait envisagé de faire se rencontrer Marie Dormoy avec sa précédente maîtresse, Anne Cayssac [*surnommée le Fléau*]! Ce sera chose faite, en avril 1937.

Après de nombreuses manœuvres verbales, Marie Dormoy convainc Léautaud de procéder à la suppression des propos tantôt venimeux, tantôt critiques et moqueurs qu'il formule à son propos, sans en éprouver aucun remord. Marie Dormoy, fine mouche, exige, après des pleurs abondants, une tristesse voilée, des silences calculés, la suppression des pages du *Journal* qui la concernent. Ces pages ne seront pas jetées à la poubelle! Elles donneront naissance au *Journal particulier* qui fait l'objet de cette publication par le Mercure de France. Marie Dormoy tentera également d'obtenir de Léautaud qu'il dissimule la relation qu'elle entretenait avec lui et dont le caractère privé ne pouvait pas, à l'époque, apparaître dans une œuvre publiée.

Avec son précédent amant, l'architecte Auguste Perret, elle continue à avoir une relation épistolaire nourrie. Marie Dormoy avait noué avec lui des liens amoureux d'une telle force et d'une telle qualité qu'ils perdurent dans leur correspondance. Ils se sont connus en 1922. Elle restera toute sa vie en relation avec lui, et leur correspondance se poursuivra jusqu'en 1953. On ne peut donc pas s'empêcher de se poser mille questions sur le double jeu que mène Marie Dormoy...

Que s'est-il passé dans la vie de Marie Dormoy pour qu'elle se tourne, dès 1933, vers Paul Léautaud? On garde le souvenir de ce qu'elle écrivit dans ses mémoires et que nous nous

devons de rappeler aux lecteurs qui n'ont pas lu l'année 1933 du *Journal particulier* : « Il me regarda, indécis, me prit dans ses bras, posa ses lèvres sur les miennes. Je n'avais pas prévu cela, cette bouche édentée, ces lèvres mouillées, ce menton mal rasé... Je me résignais, me laissais faire. » Ce mouvement du cœur et du corps est d'autant plus surprenant qu'elle se donne à un homme pauvre, financièrement, alors qu'elle est issue d'une grande famille bourgeoise à l'éducation parfaite !

À la date du 21 septembre 1937, le *Journal* contient une importante prise de décision, de la part de Léautaud, la plus vexante qui soit pour Marie Dormoy : il veut lui ôter toute possibilité de diriger l'édition de ses œuvres qui resteraient à publier après sa mort : « J'ai écrit, ce soir, confie-t-il, dans le secret de son journal, une correction à mon testament, auquel je l'ai jointe... retirant à Marie Dormoy, comme je l'en ai avertie, la qualité d'exécuteur testamentaire. »

Il faut toutefois noter qu'elle est simplement transcrite dans le *Journal* que tient Léautaud. Non seulement cette décision est incluse dans une œuvre qui, à cette époque, n'est pas encore éditée mais elle n'est pas doublée d'un acte notarié qui seul aurait pu lui donner une valeur juridique. Elle ressemble à un coup de tête prise par un Léautaud âgé. Né le 18 janvier 1872, il a soixante-cinq ans. Il n'est ni grabataire, ni à l'article de la mort : il a donc parfaitement le droit de modifier son testament autant de fois qu'il le souhaite ! En réalité, Marie Dormoy avait bien repéré chez son vieil ami certains troubles de la parole (aujourd'hui, on parlerait de troubles de la mémoire immédiate). Léautaud se ressaisira en effet bien vite et oubliera ce mouvement de faiblesse et de colère contre

son amie. Il reconnâtra que Marie Dormoy est bien celle qui protège à la fois l'homme, l'écrivain et l'œuvre de ce dernier avec une infinie justesse d'appréciation et de sagesse.

Dès 1932, Alfred Vallette, le directeur du *Mercure de France*, et Marie Dormoy, laquelle allait devenir la directrice du fonds de la Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, commençaient à se poser des questions sur le comportement de Léautaud. Tous les deux s'attacheront à sauver le journal que Léautaud rédige chaque soir, dans son bureau, puis à Fontenay-aux-Roses. Ce n'est qu'en 1934 que Marie Dormoy réussira dans son entreprise, sauver le *Journal* de Léautaud. Elle le découpe en deux, d'un côté le journal appelé *Journal littéraire* qui relate la vie des gens de lettres du *Mercure de France*, et de l'autre le journal dit *particulier*, qui met en scène, on le sait, les amours de Paul Léautaud d'abord avec Anne Cayssac, puis avec Marie Dormoy. C'est à Marie Dormoy que Léautaud accordera le soin d'établir la dactylographie de son *Journal littéraire*, en faisant de celle-ci sa légataire universelle.

L'année 1937 de ce *Journal particulier* donne et révèle une image tout à fait unique du vieil écrivain amoureux d'une « étoile » – nous voulons dire de Marie Dormoy! Jusqu'à l'arrivée de Marie Dormoy dans sa vie, Paul Léautaud, employé du *Mercure de France*, était, dans cette maison d'édition, comme dans une sorte de sein maternel. Sein qu'il n'avait jamais connu, puisque sa mère, Jeanne Forestier, l'avait abandonné pour épouser un médecin suisse, Hugues Oltramare. Elle ne revit jamais son fils Paul, et lui-même, la repoussa lorsqu'elle tenta de renouer avec lui. La lecture du *Journal*

particulier réservé à Marie Dormoy révèle un Léautaud amoureux loin d'être sec et sans battement de cœur! Ce qu'il demande à Marie-Dormoy, c'est une tendresse maternelle, alors qu'il lui écrit : « Jamais une idée de maîtresse! » La jalousie, la crainte d'être rejeté par elle le tenaillent et le conduisent à noter dans son *Journal particulier* des suppositions qui le torturent : « Je la saurais, en ce moment, couchée avec un autre, que cela me serait indifférent. » (26 mars 1937)

On le comprend, Léautaud est sans cesse traversé par le sentiment d'être oublié, trahi, abandonné. En Marie Dormoy, ce n'est pas seulement l'amante qu'il recherche, mais la mère, le sein maternel. Marie Dormoy n'est donc plus qu'une créature! Dans sa lettre du 25 mars, il l'accuse d'être la dernière des filles, c'est-à-dire de se prostituer. Marie Dormoy comprend fort bien que Léautaud ne voit pas en elle une maîtresse. Mais plutôt une prostituée, semblable à celles qu'il rencontrait, enfant, rue des Martyrs.

Voici ce qu'il écrit à Marie Dormoy, à celle qui l'a ramené à la vie : « Je ne suis pas du tout aveugle sur le ridicule qu'il y a à être encore aussi sensible, à certain âge. » Léautaud a soixante-trois ans. « C'est que j'ai le bonheur, si c'en est un, de n'être blasé sur rien¹. »

Léautaud a écrit des centaines de lettres à Marie Dormoy. Conservées comme de précieux bijoux, elles ont fait l'objet d'un gros volume publié chez Albin Michel en 1989.

Léautaud décédera le 22 février 1956, à cinq heures de l'après-midi. Selon ses souhaits, il fut incinéré au cimetière

1. Lettre à Marie Dormoy, 26 août 1935. In *Amours*, Mercure de France, 1939, p. 27.

du Père Lachaise, le samedi 26 février 1956. Dans la préface qui introduit cette correspondance, Marie Dormoy précise que Léautaud aurait dit en mourant : « Et maintenant, foutez-moi la paix ! »

Nous joignons ici un fragment du livre qu'écrivit Marie Dormoy sur Léautaud, intitulé *La vie secrète de Paul Léautaud*¹. Cet extrait révélera aux lecteurs un Léautaud tout à fait inconnu.

[Marie Dormoy et Paul Léautaud se sont rendus dans un petit restaurant :]

« Arrivés un peu tard, il n'y avait plus de libre qu'une petite table située à côté d'une plus grande, autour de laquelle était assise une famille composée du père, de la mère, de trois enfants âgés de huit à douze ans et d'un tout petit, couché dans sa voiture placée toute proche de la mère.

Ce voisinage mit Léautaud de mauvaise humeur. « Avec cette racaille, me dit-il entre haut et bas, on va avoir la tête cassée. »

Le déjeuner commença en silence. Nos voisins, sans se soucier de nous, parlaient, riaient, se taquinaient le plus gentiment du monde. À un moment, de la petite voiture placée à côté de la mère, s'éleva un bruit incongru. « Oh ! » s'écria Léautaud, à la fois souriant et offusqué. Il se souleva pour voir le bébé, le regarda un moment, puis se rassit en me disant : « Il dort. – Cela n'empêche pas les bons sentiments », lui répondis-je.

Le déjeuner continua, Léautaud seulement attentif à ce que faisaient ou disaient nos voisins. Ils s'en allèrent avant nous, se tassèrent dans une petite voiture et prirent une direction inconnue.

1. Marie Dormoy, *La vie secrète de Paul Léautaud*, © Flammarion, Paris, 1971.

Léautaud resta rêveur un bon moment, puis finit par me dire, en me regardant d'un regard mi-heureux, mi-navré : « C'est peut-être cela le bonheur ! » Ému, il me regardait, ayant presque les larmes aux yeux. Quelle nostalgie devait-il éprouver au souvenir de sa pénible enfance !

C'est seulement après sa mort que j'ai découvert le secret du grand amour qui avait illuminé la vie de Léautaud.

J'avais ramené de la Vallée aux Loups les quelques vêtements qu'il possédait. Dans la poche intérieure gauche de son veston, j'ai trouvé un petit étui en simili cuir rouge, très usagé, duquel je m'étais servi jadis pour mettre mes pantoufles de voyage. Apprenant que je voulais le détruire parce que trop usagé, il me l'avait demandé. Je ne m'attendais vraiment pas à le retrouver en de telles circonstances.

Je l'ouvris, pensant y trouver un peu d'argent. Il ne contenait que deux photos : l'une de Mme Cayssac vers la cinquantaine ; l'autre représentait une femme nue, jeune encore, se tenant debout dans l'embrasure d'une porte-fenêtre, très brune, très grande, une chevelure noire ramenée sur le visage, afin qu'on ne la reconnaisse pas. Collé au dos, un petit papier sur lequel était écrit : « S'il m'arrivait de partir, ne parle jamais de moi. Que personne ne sache, ne se doute seulement combien je t'ai aimée. Garde ce souvenir en toi, comme un secret. »

Grâce à ces deux documents, nous avons enfin la certitude, qu'une fois au moins, Léautaud a connu l'amour, celui qui est « capable de préférer un autre à soi-même ».

ÉDITH SILVE

JOURNAL PARTICULIER

1937

Samedi 2 janvier – Je lui demande : « Combien cela a-t-il duré avec Suarès? – Je te l'ai déjà dit : juillet 1914. Un mois. Puis de 1917 à 1924. » J'ai mal retenu. Je me suis mis, alors, à lui dire : « Voyons! Tu m'as bien dit que Michelot n'avait jamais été ton amant, pour de bon. – Non. – Pourtant, tu n'as pas renoncé à une certaine chose. Tu en es encore loin. Tu es même, pour moi, la première femme que je trouve sensible à ce moment... Tu commences aussitôt à jouir, à arroser... Ce qui est un délice pour moi, et me fait joliment regretter de n'avoir pas essayé. Alors, tu t'en passais, avec Michelot? – Oui. – Ce n'était pas drôle. – Non. Ce n'était pas drôle. » Je continue : « Et avec Suarès, de 1917 à je ne sais quand, vous faisiez bien l'amour? – Non. – Comment? Non? – Il n'y avait pas moyen. On se voyait dehors. – Alors jamais rien? – Non. – C'est extraordinaire! »

Le fait est que c'est renversant, ces deux amants qui ont été liés, pendant presque dix ans, et jamais rien! C'est à ne pas croire.

Et voilà que, dans la conversation, quand elle parle de sa connaissance de Suarès, par Michelot, elle prononce le nom de Darjens. Je me récrie : « Tu ne m'avais jamais parlé de celui-là. » Elle me dit qu'il ne s'agit pas de Darjens, le directeur du théâtre des Arts, mais de son frère. Elle ajoute qu'elle en parle comme d'un homme qui lui aurait plu, mais qu'il n'y a jamais rien eu. Elle me dit même, si je ne me trompe, qu'elle ne lui a jamais parlé. Elle m'assure, en outre, qu'elle m'en a déjà parlé, le soir qu'elle m'a révélé Suarès, qu'elle s'est même fait cette réflexion sur moi : « Tiens! Il ne dit rien pour celui-là! » Je serais bien curieux de voir, dans mon journal, à la date de ce jour-là, si elle dit vrai, qu'elle m'en a parlé. Si elle m'en a parlé, je l'ai certainement noté. J'ai dit alors, en riant : « Allons! Un jour, j'en apprendrai, peut-être, encore une autre. En parlant, tu m'en nommeras, peut-être encore, par mégarde, un autre, un nouveau. » À quoi elle s'est défendue qu'il n'y avait aucun « Autre ».

Je suis revenu à la question des comparaisons : « Voyons! Dis-m'en quelques-uns. Un ou deux seulement. Allons! – Non. Tu sais bien pourquoi. Je te l'ai dit. – Oui, je sais. Tu m'as dit que si tu prenais un autre amant, je ne serais pas content si tu faisais, avec lui, des comparaisons à mon sujet. » Elle se récrie : « Oh! Un autre amant! Je suis bien tranquille, là-dessus. » Moi : « Alors, la raison que tu donnais n'existe plus. Tu peux parler. Oui, donne-moi quelques comparaisons. » Mais toujours : refus. Ce qui vaut mieux pour moi, peut-être. Elle m'a répété que cela se trouvera à la fin de ses *Mémoires*. Autant dire que je n'en connaîtrai pas un mot. En elle-même, elle doit goûter un singulier plaisir à le faire, en

Paul Léautaud

Journal particulier

1937

Jeudi 18 février. — À l'Acropole, de dix heures un quart à onze heures et demie. Elle soupe. Je prends un chocolat. Je la reconduis à sa porte. Propose un petit tour dans un coin de la gare, sans lumière, pour quelques baisers. Grand plaisir à la tenir dans mes bras. Je... J'ai des vellétés de certaines petites choses. S'y refuse, par prudence. Je lui dis comme elle est déplaisante, en pareil cas.

Le *Journal particulier* de Paul Léautaud, qui constitue une branche annexe de son fameux journal littéraire, est parvenu jusqu'à nous grâce à Marie Dormoy, sa maîtresse. Chargée de dactylographier le monumental *Journal*, elle en a ôté et isolé les pages la concernant, trop explicitement érotiques et sexuelles. Elles constituent le *Journal particulier*, dont le Mercure a déjà publié les années 1933, 1935 et 1936.

En 1937, sur un coup de tête, Léautaud retire à sa maîtresse son statut de légataire universelle. Il se ressaisira bien vite et reconnaîtra que Marie Dormoy est bien celle qui protège à la fois l'homme, l'écrivain et son œuvre avec une infinie dévotion amoureuse...



Journal particulier

1937

Paul Léautaud

Cette édition électronique du livre
Journal particulier 1937 de Paul Léautaud
a été réalisée le 29 septembre 2020
par les Éditions Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
(ISBN : 9782715255074 - Numéro d'édition : 369654).

Code Sodis : U36608 - ISBN : 9782715256163.

Numéro d'édition : 376557.